**La guerre : dissertation 1**

**Jacques Bernier (1894-1975) : « celui qui n’a pas compris avec sa chair ne peut en parler » (La *Percée*, 1920)**

**Analyse du sujet**

Citation extraite d’un roman, publié au lendemain de la Grande Guerre par un ancien combattant, fils d’un membre de l’ordre des avocats siégeant au Conseil d’Etat et à la Cour de Cassation, lui-même journaliste et romancier, et que l’expérience du front rendit communiste, un temps proche des surréalistes, puis anarchiste avant de cesser de militer au lendemain de la guerre de 1939-1945 pour observer la vie internationale.

Cette citation repose sur l’articulation de 3 termes clés : « chair », « comprendre », « parler ».

Composante prédominante du corps humain ou animal, essentiellement constituée des tissus musculaire et conjonctif et considérée dans sa réalité profonde comme dans sa dimension superficielle, « la chair » renvoie à la nature sensible, à la condition corporelle, partant vulnérable de l’homme, être vivant, mortel et souffrant, qui garde rétrospectivement la conscience et le souvenir aigus de la vulnérabilité des corps aventurés au péril de mort, de l’empreinte laissée par la douleur de la blessure physique et psychique. Mais en tant qu’élément mortel et consommable, il peut être chosifié. Enfin, opposée à l’esprit, la chair devient une des forces de la condition humaine, attachée notamment aux tourments de la sexualité.

« Comprendre » est un moyen de connaître: d’ordre qualitatif, le processus de compréhension implique que l’on ait, que l’on élabore ou qu’on reçoive dans son esprit la représentation nette d'une chose, d'une pers, soit qu’on saisisse intellectuellement le rapport de signification qui existe entre tel signe et la chose signifiée, notamment au niveau du discours, soit que, par un effort de réflexion, on se fasse une idée claire des causes, des conséquences, etc., qui se rattachent à telle chose et qui l'expliquent. « Avoir compris la guerre », c’est donc, par intuition ou après une longue maturation de l'observation, du jugement, de l'expérience personnelle, en saisir pleinement la nature et la signification, s’être rendue compte de la réalité de la guerre, avoir pris la mesure du phénomène en prenant conscience de son importance.

Or la tournure négative « celui qui n’a pas compris avec sa chair » suggère que seule l’expérience charnelle de la guerre est porteuse d’une connaissance adéquate à son objet». Le sujet n’aurait donc de représentation nette et qualitativement adéquate de la guerre que s’il l’a d’abord vécue charnellement, et de fait la guerre est d’abord une expérience sensible dans laquelle l’agression dont le sujet sensible est tout à la fois coupable et victime lui dévoile dès son baptême du feu la réalité : celle d’une « boucherie » qui métamorphose le corps en chair, celle de la violence, de la peur, de la mort vécue dans la chair et par elle. La connaissance du phénomène guerre passerait donc par la médiation de l’expérience dans ce qu’elle a de + brute et de + intime : « l’expérience intérieure de la guerre ».

Dès lors on comprend que soit dénié, à qui n’a pas été marqué dans sa chair par la guerre le droit d’en parler », « pouvoir » prenant ici deux le sens d’avoir le droit et/ ou d’être capable de tenir un discours adéquat. Dans le 1er cas de figure, la seule parole de vérité autorisée sur la guerre émane d’un sujet qui a fait la guerre comme combattant ou qui en a souffert en perdant fils ou époux et Bernier dénie toute légitimité à un discours abstrait de cette réalité vécue. Dans le 2ème cas de figure se pose la question de l’inadéquation de la réalité de la guerre, indicible et irreprésentable, à toute forme de discours sur la guerre ».

« vous en parler » renvoie ici moins au bavardage, à la conversation vaine, à la causerie, qu’à l’expression, à la communication et à la transmission d’une expérience, d’une connaissance véhiculée par la forme d’un acte de langage fort, dense et plein. En dénonçant l’impuissance, la vanité, l’illégitimité des discours et des représentations d’un phénomène inintelligible à qui ne l’a pas vécu « avec sa chair », Bernier pose la question de la forme que peut et doit prendre un discours vrai sur la guerre.

Cette citation soulève deux questions :

* la « chair » peut-elle comprendre et dire la guerre ? N’est-ce pas justement parce que ce phénomène est d’une ampleur, d’une complexité et d’une violence incommensurables au sujet qui le vit d’abord dans sa chair que, sidéré, il est frappé par son inintelligibilité et durablement tétanisé par l’inadéquation du langage à cette expérience chaque fois inouïe ?
* Dire et comprendre la guerre ne suppose-t-il pas que l’on descellât de son expérience immédiate, par définition irreprésentable, pour tenir sur la guerre un discours qui ne fût pas vaine parole, vide conversationnel ou silence, happé par la disparition du sens dans le trou de l’innommable, mais forme choisie pour sa capacité à communiquer, à expliquer, et à transmettre au destinataire, « puceau de l’horreur » ou non, des outils d’intelligibilité de ce qu’il nous faut bien com-prendre, saisir par la pensée et embrasser, appréhender dans toute sa singularité, dans sa totalité, dans sa complexité si nous ne voulons nous laisser surprendre et méduser par l’un des points aveugles les + récurrents de l’Histoire de l’humanité.

Dès lors on peut se demander si l’expérience charnelle peut, seule, comprendre et dire la guerre ou si pensée, expression et transmission de l’expérience de la guerre ne passent pas nécessairement par une médiation qui la transmue en corps absent du texte.

**Confrontation aux œuvres**

**Plan d’ensemble**

1. Parce que la guerre n’est ni une abstraction ni un concept, mais un phénomène anthropologique d’une violence extrême, et dont la signification échappe à qui n’a pas d’abord traversé l’épreuve apocalyptique du feu, on peut, dans un 1er temps, dénier toute légitimité à un discours ab-strait de cette réalité et mesurer la valeur d’un discours sur la guerre à l’aune de la vérité d’expérience du témoin.
2. Mais **l’expérience charnelle de la guerre étant celle du chaos, de la faillite du sens, de l’inintelligibilité d’un objet, si intrinsèquement lié au vécu d’un sujet littéralement sidéré par l’intensité d’un choc qui défie les catégories de la pensée et de la parole, l’émission d’une parole de vérité fondée sur l’expérience de la guerre se heurte à deux obstacles**, que ne peuvent lever que le descellement de l’expérience et sa mise en forme littéraire et esthétique : **l’inadéquation réciproque du sujet naturel et de l’objet guerre, proprement indicible et irreprésentable** d’une part**;** **l’inadéquation consécutive de l’expérience de cet objet aux catégories ordinaires de la pensée et du langage** d’autre part.
3. Mais si la guerre tient en échec la raison et le langage qui en est le produit, faut-il en déduire qu’une pensée, une représentation, une expression de l’expérience charnelle de la guerre est impossible ? **L’art et la littérature de guerre ont le pouvoir, entre coupure et couture, de repousser les limites du langage ordinaire comme de l’abstraction conceptuelle pour donner forme, donc corps et sens à l’expérience** de l’indicible menace de désintégration du sujet par le travail de sape de la violence extrême de la guerre

**Plan détaillé**

1. **Thèse de Bernier**
2. La guerre, phénomène caractérisé par le déploiement d’une « violence » physique », sanglante et destructrice extrême, dont la chair des hommes appréhende la réalité et pâtit.

* Clausewitz, I,4
* Le récit du messager des *Perses d’* Eschyle : le récit d’un « carnage d’homme »
* « la boucherie » humaine ou la métamorphose des corps en chair souffrante, sanglante, morte dans *Le Feu*.

1. « To pathei matos »  (souffrir pour comprendre »)

* Clausewitz, I,4 : l’expérience initiatique du baptême du feu
* Barbusse : la mort de près
* Eschyle : « Séma-tombeau », « séma-signe

1. Discours vains/ discours pleins

* Clausewitz : théorie et expérience
* Barbusse : écrire la guerre et dire la guerre faite par l’escouade contre les mensonges de la propagande, les représentations illusoires de l’arrière, la tentation de l’oubli ou l’impuissance face à l’indicible.

1. **La double aporie de l’inintelligibilité et de l’indicibilité de la guerre pour le sujet qui la vit.**
2. **« La guerre, dans le fond, c’est tout ce qu’on ne comprenait pas »**

* Clausewitz : le brouillard de la guerre
* Barbusse : faillite du sens et renoncement à penser.

1. **L’indicible de l’expérience**

* ClausewitzRéfractaire à toute doctrine, la guerre pose donc la question de l’adéquation de la parole à son objet.
* Barbusse : la guerre, de l’ordre de l’incommunicable, défie l’expression.
* Eschyle : sentiment d’impuissance du messager

1. **La violence de la guerre, en brisant toute rationalité, fait basculer les hommes dans un monde où le langage ne peut + avoir cours : la seule expression de cette violence, et de la détresse qu’elle engendre, est le cri.**
2. **Construction de figures capables de surmonter, dans l’instant même où elles atteignent leur paroxysme.**

* Clausewitz : le génie martial.
* Barbusse : le caporal Bertrand

1. **Images, mythes, épopée : formes et signification du discours sur la guerre**

* Clausewitz : métaphorisation, conceptualisation.
* Barbusse : « Vision »… d’apocalypse : surplomb de la mort et dévoilement du sens de la guerre.
* L’empreinte de l’épopée sur la tragédie d’Eschyle.

1. **Entre distance et proximité : en finir avec la guerre**

* Ambiguïté de l’émotion tragique
* **Exemple de rédaction**
* **[ Accroche] « On est puceau de l’horreur comme on l’est de la volupté** (…) Qui aurait pu prévoir avant d’entrer vraiment dans la guerre tout ce que contenait vraiment la sale âme héroïque et fainéante des hommes ? », **se demande Bardamu**, convaincu que l’expérience de la guerre est celle d’un déniaisement physique et moral, d’une révélation du tréfonds de l’âme et de la nature humaine. **[Présentation du sujet] Sans partager le pessimisme antihumaniste de Céline, Jacques Bernier souligne, dans son roman de l’immédiat après-guerre *La Percée* (1920), le rôle de l’expérience charnelle de la guerre dans son intellection :** **« celui qui n’a pas compris avec sa chair ne peut vous en parler »**, écrit-il dans une phrase qui passe sous silence jusqu’au nom de l’indicible.
* [Analyse du sujet] **Dénonciation, par la négation, de l’impuissance, de la vanité ou de l’illégitimité des discours et des représentations d’un phénomène inintelligible à qui ne l’a pas vécu « avec sa chair », terme qui renvoie à la nature sensible, à la condition corporelle, partant vulnérable de l’homme,** être vivant, mortel et souffrant, qui garde rétrospectivement la conscience et le souvenir aigus de la vulnérabilité des corps aventurés au péril de mort, de l’empreinte laissée par la douleur de la blessure physique et psychique, **cette citation présuppose que seule l’ expérience charnelle de la guerre est porteuse d’une connaissance adéquate à son objet et que la seule parole de vérité autorisée sur la guerre émane d’un sujet** qui **n’ a une représentation nette et qualitativement adéquate de la guerre que parce qu’il l’a d’abord vécue charnellement**. Pour être autorisé à tenir sur la guerre un discours qui la rende intelligible, il faudrait donc l’avoir vécue et comprise charnellement, avoir en quelque sorte payé cette connaissance de l’empreinte laissée par la guerre dans le palimpseste de son corps.
* **[Problématique] Mais la « chair » peut-elle comprendre et dire la guerre ?** **N’est-ce pas justement parce que ce phénomène est** d’une ampleur, d’une complexité et d’une violence **incommensurables au sujet qui le vit d’abord dans sa chair que, sidéré, il est frappé par son inintelligibilité et durablement tétanisé par l’inadéquation du langage à cette expérience chaque fois inouïe ? Dire et comprendre la guerre ne suppose-t-il pas que l’on descellât de son expérience immédiate, par définition irreprésentable, pour tenir sur la guerre un discours** qui ne **fût** pas vaine parole, vide conversationnel ou silence, happé par la disparition du sens dans le trou de l’innommable, mais **forme choisie pour sa capacité à communiquer, à expliquer, et à transmettre au destinataire,** « puceau de l’horreur » ou non, **des outils d’intelligibilité de ce qu’il nous faut bien com-prendre**, saisir par la pensée et embrasser, appréhender dans toute sa singularité, dans sa totalité, dans sa complexité si nous ne voulons nous laisser surprendre et méduser par l’un des points aveugles les + récurrents de l’Histoire de l’humanité ?
* [Eventuellement annonce du plan]
* \*
* Parce que la guerre n’est ni une abstraction ni un concept, mais un phénomène anthropologique d’une violence extrême, et dont la signification échappe à qui n’a pas d’abord traversé l’épreuve apocalyptique du feu, on peut, dans un 1er temps, dénier toute légitimité à un discours ab-strait de cette réalité et mesurer la valeur d’un discours sur la guerre à l’aune de la vérité d’expérience du témoin.
* En effet, et Clausewitz y insiste quand il oppose à l’idéal-type de la « guerre absolue », rétrospectivement qualifiée de « rêverie « , « d’argutie logique » ou de « jeu de l’entendement », la réalité de guerres historiques vécues par des hommes qui les « sont » parce qu’ils les font , selon la formule de Barbusse, la guerre n’est pas un concept abstrait de l’expérience sensible, mais un phénomène caractérisé par le déploiement d’une « violence » physique », sanglante et destructrice extrême, dont la chair des hommes appréhende la réalité et en pâtit. Clausewitz nous le montre quand il nous invite, après Voltaire (*Candide*, III), à l’instar de Stendhal (*La Chartreuse de Parme*, I,3) et avant Tolstoï (*Guerre et Paix*), à suivre le baptême du feu d’un « novice », assailli par des perceptions d’une violence inouïe et qui lui permettent de mesurer , avec l’écart séparant la fiction, le fantasme (Clausewitz file alors la métaphore du « théâtre »), de la brutale réalité de la mort de près, la véritable nature du « danger dans la guerre » : « le tonnerre des canons, toujours + distinct, se mêle au hurlement des balles qui frappe l’attention du néophyte (… ) Les boulets éclatent, les grenades explosent, si proches, à une telle cadence que la gravité de la vie transperce alors l’image formée dans les rêves de sa jeunesse. (…) Les cartouches crépitent sur les toits et dans les champs, les boulets de canons vrombissent en tous sens, nous survolent, nous enserrent, et voici le sifflement répété des balles de fusil. (…) L’air est ici saturé de balles stridentes, qui s’annoncent par ce bruit bref et aigu avec lequel elles frôlent l’oreille, la tête et l’âme. » Pour Eschyle, qui situe *Les Perses* dans une ville « vidée de tous ses mâles », et dont les pères, les mères et les épouses souffrent, dans l’angoisse de l’attente, dans la douleur du deuil, dans le désir frustré de la couche vide, la guerre est « carnage d’hommes » (420) réduits à l’état de « thons » harponnés, de « poissons pris aux filets » des Grecs qui les «éreintent », se ruent sur eux d’un seul élan, les « rouent de coups » et « les démembrent, jusqu’à temps qu’ils leur aient ôté la vie à tous », si bien que Xerxès, spectateur de ce massacre, « gémit devant cet abîme de maux », »déchire sa robe et pousse un cri perçant » (v. 460 sq). Mais le comble de l’horreur est sans doute atteint par la métaphore réalisée de la « boucherie humaine» qui transforme le champ de bataille du *Feu* en abattoir et ses combattants en « bouchers » ou en « bétail » (LP,266), capables de « saigner » l’adversaire à l’arme blanche (« on voit briller et disparaître la lame d’un couteau. L’homme s’affaissa comme s’il s’enfonçait par terre ») ou de fouiller l’anatomie d’un mort pour lui prendre ses bottes, mais aussi spectateurs horrifiés et témoins malgré eux de la métamorphose des corps vivants en fragments de chairs dépecées : « c’est un effroyable rideau qui nous sépare du monde, nous sépare du passé et de l’avenir. On s’arrête, plantés au sol, stupéfiés par la nuée soudaine qui tonne de toutes parts ; puis un effort simultané soulève notre masse et la rejette en avant, très vite. Puis on ne sait + où tombent les décharges. Des rafales se déchaînent si monstrueusement retentissantes qu’on se sent annihilé par le seul bruit de ces averses de tonnerre, de ces grandes étoiles de débris qui se forment en l’air. On voit, on sent passer près de sa tête des éclats avec leurs cris de fer rouge dans l’eau (…) Les stridences des éclats qui passent vous font mal aux oreilles, vous frappent sur la nuque, vous traversent les tempes, et on ne peut retenir un cri lorsqu’on les subit. On a le cœur soulevé, tordu par l’odeur soufrée. Les souffles de la mort nous poussent, nous soulèvent, nous balancent. On bondit, on ne sait pas où on marche. C’est le barrage. Il faut passer dans ce tourbillon de flammes et ces horribles nuées verticales. On passe, on est passé, au hasard ; j’ai vu, çà et là, des formes tournoyer, s’enlever et se coucher, éclairées d’un brusque reflet d’au-delà ». Loin de toute grandiloquence épique, l’expérience charnelle de la guerre est bien celle, pathétique, d’une violente désillusion, d’une élucidation de la réalité proprement apocalyptique de la guerre.
* « To pathei matos »  (souffrir pour comprendre ») : témoin révélateur de la brutalité de la guerre, l’expérience charnelle de la mort de près fait comprendre « avec sa chair » la « nature », « l’essence » de ce qui restera pour le non combattant une représentation, mode de connaissance par définition inadéquat à la chose en soi. Clausewitz et Barbusse sont sensibles à l’importance du corps dans ce processus si différent de l’intellection : « les grenades explosent, si proches, à une telle cadence, que la gravité de la vie transperce alors l’image formée dans les rêves de la jeunesse (…) un novice ne traversera pas ces différentes strates du danger sans percevoir que la lumière de la pensée évolue ici dans un autre milieu et se divise en d’autres rayons que dans son activité spéculative », note Clausewitz (99)[[1]](#footnote-1) ; Barbusse souligne encore + nettement le caractère quasi physiologique de la prise de conscience de sa propre finitude par le sujet frappé par la mort d’un frère d’arme : »quand on apprend ou qu’on voit la mort d’un de ceux qui faisaient la guerre à côté de vous et qui vivaient exactement de la même vie, on reçoit un choc direct dans la chair avant même de comprendre. C’est vraiment un peu comme son anéantissement qu’on apprend tout d’un coup ». « Et des monceaux de morts, en un muet langage, jusqu’à la 3ème génération, diront aux regards des hommes que nul mortel ne doit nourrir d’ambition au-dessus de sa condition mortelle » (P, 813-814) : « semasousin », le « séma »-tombeau étant aussi un « séma »-signe, les monceaux de morts expliquent, font comprendre au messager, puis à Xerxès, et à travers lui aux spectateurs athéniens et aux lecteurs/ spectateurs des *Perses* ce que l’aveuglement (até) consécutif à la démesure (hybris) de Xerxès a tragiquement occulté: «c’est donc moi, hélas !, moi lamentable et misérable, qui aurai été le fléau de ma race et de ma patrie » (931-932) ; « je les ai laissés, disparus […], pantelants, ils gisent sur les grèves […] ils ont disparu, hélas, ils n’ont + de nom ». Dans ce drame peu dialectique, où aucun agôn, aucun conflit verbal ne vient mettre aux prises des conceptions générales sur la guerre, mais où sont présentés, par la succession des apparitions commentées par le chœur, les affres de personnages découvrant peu à peu le sens de leur propre histoire, ce qui est central est moins le contenu de vérité dévoilée que le cheminement émotif et réflexif qui y conduit : on assiste à l’appropriation douloureuse d’une interprétation des événements par des individus qui en sont les victimes directes (le messager, Xerxès) et indirectes (la reine, le chœur) et qui doivent reconnaître la vanité de leurs a priori : la fausse image pleine d’héroïsme, l’illusion de la grandeur acquise, qu’il suffirait de déployer pour vaincre, comme on déverse une force naturelle.
* La véritable nature de la guerre étant appréhendée par le corps avant d’être analysée, comprise et intellectualisée par l’esprit, tout discours de vérité sur la guerre devrait donc émaner, non des représentations a priori d’un « concept » abs-trait ou de guerres imaginées/ fantasmées, mais de sources autorisées, car « aguerries » au sens propre du terme, c.à.d. transformés en guerriers , experts, à leur corps défendant, d’une réalité sur laquelle les « puceaux de la guerre » ne peuvent tenir que de vaines paroles, tout à la fois vides de sens, grotesques et inutiles, parfois même scandaleuses. Cette revendication du monopole de la parole de vérité contre les illusions du discours déplacé est au centre de la polémique de Clausewitz contre la prétention à ériger la théorie de la guerre en doctrine de la guerre juste ou en science exacte comme de l’écriture du témoignage de guerre d’Henri Barbusse contre les mensonges éhontés de la propagande (91), contre les fictions héroïques entretenues à l’arrière du front (383). Scandalisés par la sottise de la désinformation censée entretenir le moral de la nation, les « poilus » du *Feu* opposent, rétrospectivement, la hideur de leur engagement au caractère naïvement boursouflé du théâtre de marionnettes assorti de propos incongrus sur la pseudo-compensation des souffrances de la guerre par les charges héroïques« + que les charges qui ressemblent à des revues, + que les batailles visibles déployées comme des oriflammes, + même que des corps à corps où l’on se démène en criant, cette guerre, c’est la fatigue épouvantable, surnaturelle, et l’eau jusqu’au ventre, et la boue et l’ordure et l’infâme saleté. C’est les faces moisies et les chairs en loques et les cadavres qui ne ressemblent + même à des cadavres, surnageant sur la terre vorace. C’est cela, cette monotonie infinie de misères, interrompue par des drames aigus, c’est cela et non pas la baïonnette qui étincelle comme de l’argent, ni le chant de coq du clairon au soleil » (417). Par la médiation de figures comme celle de Cocon, l’homme-chiffres dont les obsessions lui permettent de décrire didactiquement l’ensemble du dispositif du front occidental (79-80), Barbusse s’attache à montrer que la connaissance savante, intellectuelle de la guerre n’est pas impossible au soldat qui reste par ailleurs le seul à pouvoir s’exprimer sur sa dimension existentielle et sensible. Le danger dans la guerre relevant du phénomène de la friction, dont on ne peut prendre la mesure sans l’avoir soi-même vécu, Clausewitz récuse la pertinence de théories qui font abstraction de la réalité de ces frictions pour faire de la « guerre sur le papier » une science exacte, et revendique, avec l’ancrage du discours dans l’expérience, la réconciliation de la théorie et de la pratique : parce que « l’action est dans un milieu résistant », dont on ne saisit pas en quoi consistent les difficultés « tant qu’on n’a pas vécu la guerre soi-même » (107), « les théoriciens qui n’ont jamais fait eux-mêmes le plongeon ou qui n’ont pas su tirer de leurs expériences aucune idée géniale, sont inutiles et mêmes absurdes, car ils se bornent à enseigner ce que chacun sait déjà : une marche ». Enfin, il suffit de comparer les deux catalogues de la splendeur, de la puissance, de l’organisation et de la maîtrise de l’armée perse, telle que se la représente le coryphée qui l’a vue défiler au départ de la guerre de conquête et de la litanie des morts déplorés par le messager, témoin oculaire du chaos de la bataille pour mesurer l’abîme qui sépare les représentations a priori de la guerre de l’hypotypose qui hante la mémoire de l’acteur du combat.
* Une connaissance, fruit de l’expérience de la guerre, intelligible dans son inintelligibilité même, semble donc bien indispensable à la tenue d’un discours vrai sur la guerre, qu’il s’agisse de penser adéquatement la guerre dans un traité qui fît la synthèse de la théorie et de la pratique (Clausewitz, I,I, 23) ou que cette pensée procédât avant tout d’une représentation de la guerre vécue par ceux qui, combattants, chefs de guerre, proches ou populations, payent leur lucidité du prix de la souffrance et sont de ce fait reconnus comme habilités à tenir, sur la guerre, le seul discours crédible qui méritât qu’on l’entendît, qu’on le lît, qu’on le représentât à ses concitoyens, qu’on le publiât dans la presse en lieu et place des journaux dévoyés dans leur mission d’information de l’opinion, qu’on les éditât, même inachevés, pour les faire circuler dans les milieux autorisés et pour nourrir la réflexion, qu’on les étudiât et qu’on les enseignât dans les écoles, de guerre ou autres.
* \*
* **[Introduction partielle]** Mais **l’expérience charnelle de la guerre étant celle du chaos, de la faillite du sens, de l’inintelligibilité d’un objet, si intrinsèquement lié au vécu d’un sujet littéralement sidéré par l’intensité d’un choc qui défie les catégories de la pensée et de la parole, l’émission d’une parole de vérité fondée sur l’expérience de la guerre se heurte à deux obstacles**, que ne peuvent lever que le descellement de l’expérience et sa mise en forme littéraire et esthétique : **l’inadéquation réciproque du sujet naturel et de l’objet guerre, proprement indicible et irreprésentable** d’une part**;** **l’inadéquation consécutive de l’expérience de cet objet aux catégories ordinaires de la pensée et du langage** d’autre part.
* [ argument 1] **« La guerre, dans le fond, c’est tout ce qu’on ne comprenait pas » :** cette remarque de Bardamu dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline atteste de **l’inintelligilité de la guerre pour le soldat, dont l’expérience du combat est si restreinte au fragment d’engagement dont il est lui-même une infime partie, au puzzle d’informations partielles et chaotiques que lui livrent ses perceptions et à la sidération de son imagination,** de son psychisme et de son intellect par la violence et le désordre de ces impressions, **que la maîtrise et la compréhension** de la situation, de la tactique et de la stratégie, partant de la guerre, **lui échappent**. [Exemple 1] Conséquence logique de ce que Clausewitz appelle volontiers le **« brouillard** » de la guerre, dans une métaphore météorologique que redouble l’antithèse de la lumière et de l’obscurité, cette **opacité** de la guerre à celui qui la fait sans pouvoir la penser, qu’accroît ce que Clausewitz appelle « l’effort  physique » et qui n’est autre que la violence des contraintes physiques, morales, psychiques, imposées par le caractère éprouvant des conditions de vie ou de mort sur le champ de bataille (I,5), **n’est pas propre au novice, mais relève de cette « friction » et de cette « incertitude »** née de la confusion de la guerre**, qui ôte toute liberté de jugement :** « la guerre est le domaine de l’incertitude. Les ¾ des éléments sur lesquels se fonde l’action flottent dans le brouillard d’une incertitude + ou – épaisse » ; » si l’on ne portait de jugements sur les événements militaires que dans les moments où l’on est paralysé de froid, ou l’on meurt de chaleur et de soif, abattu par les privations et la fatigue, bien peu de ces jugements seraient réellement objectifs » (I,5).[[2]](#footnote-2) [ exemple 2] **Barbusse va + loin** qui ne se contente pas d’opposer au tout, censément sensé de la guerre, l’insignifiance de l’expérience individuelle, noyée dans le « grand Tout » de la guerre : « il est impossible de démêler le sens de l’immense manœuvre où notre régiment roule comme un petit rouage» (LP 241). **Forts du sentiment d’impuissance, né du manque d’information** (« on n’sait rien. On ne sait rien »), **mais aussi du pressentiment que l’opacité de la stratégie** («tout ça c’est bizarre ») **masque et révèle tout à la fois son absurdité**, son égarement, voire son inexistence (cf le sens du tableau que Farfadet brosse de l’Etat-major qu’il a fréquenté pendant sa convalescence est qu’en lieu et place d’endroit où devrait se penser et le structurer rationnellement la guerre, un capharnaüm d’incompétents et d’embusqués est décrit), **la +part des soldats de l’escouade renoncent à penser la guerre**, les uns **par illettrisme** et par manque de culture (102), les autres **par lassitude** et pour ne pas céder à la tentation du désespoir, **pour ne pas se laisser détourner du désir de vivre** : « on ne pensait + à rien. On ne pouvait + » ;  « au commencement, j’pensais à des tas d’choses, j’réfléchissais, j’calculais, maintenant, j’pense + - Moi j’ai jamais essayé. – D’abord, tu peux rien savoir de rien » (49) ; »renoncement à comprendre et renoncement à soi-même ; espérance de ne pas mourir et lutte pour vivre le mieux possible ». **Barbusse compare même cet aveuglement à la situation du condamné à mort, dont on bande les yeux avant de le fusiller** : »on n’avertit jamais le soldat de ce qu’on va faire de lui ; on lui met sur les yeux un bandeau qu’on n’enlève qu’au dernier moment » (XIX, LP255). Cette **faillite du sens** culmine sans doute dans la vision fantastique que la brutalité des sensations suscite lors du récit de la mort de Poterloo, qui tient la raison en échec : » La terre s’est ouverte devant moi. Je me sens soulevé et jeté de côté, plié, étouffé, aveuglé à demi dans cet éclair de tonnerre… Je me souviens bien pourtant : pendant cette seconde où, instinctivement, je cherchais, éperdu, hagard, mon frère d’armes, j’ai vu son corps monter, debout, noir, les deux bras étendus de toute leur envergure, et une flamme monter à la place de la tête » (239**). [ Phrase de conclusion du §] Intermédiaire entre le réel et l’irréel,** la guerre vécue dans la panique, le danger, la précipitation, la fumée et de fracas des obus qui ravagent le paysage et achèvent de désorienter les sujets**, tient la raison en échec.**
* **[Argument 2] Réfractaire à toute doctrine[[3]](#footnote-3), la guerre pose aussi la question de l’adéquation de la parole à son objet. [Exemple]** Parce qu’il manque au chœur de vieillards la hauteur de vue qui permet de juger des événements en saisissant l’enchaînement des causes et des connaissances, le coryphée des *Perses* avoue à la reine son impuissance à faire des prévisions valables » : Mère, nous ne voulons pas t’effrayer à l’excès par nos paroles, mais pas non + te rassurer » (215-216). Le seul interprète qualifié, susceptible de prédire la suite des événements et de saisir la véritable portée des nouvelles apportées par le messager, c’est Darios, rappelé du royaume des morts, et ce parce que, spectre, il ne souffre + de l’infirmité de la raison humaine : « peut-être sait-il quelque remède : quel autre mortel dirait la fin de nos maux » (631-632). [ Confirmation de l’argument] **Une barrière infranchissable sépare ceux qui pâtissent de la guerre de ceux qui peuvent se la représenter : parce qu’elle dépasse tout ce que l’on peut imaginer, l’expérience de la guerre excède la rationalité et jette bas les repères familiers**.
* **[Argument 3} C’est pourquoi elle défie l’expression** **: elle est de l’ordre de l’incommunicable**. [exemple 1] Maud Schmitt (3 en 1 GF, p.230) fait remarquer que **dans le roman de Barbusse, « l’impossibilité de proportionner le récit à l’expérience de la guerre obsède le soldat** et assombrit la perspective de son retour. L’horreur des tranchées est un fardeau dont il ne pourra se décharger, s’il revient, sur ses proches ; il est **condamné à vivre seul hanté par les souvenirs** de ce qu’il a vécu, **sans pouvoir, jamais, en donner l’idée à ceux qui n’ont pas partagé cette expérience**: « Ah ! reprit le 1er, quand on racont’ra ça + tard, si on r’vient, à eux autres chez nous, près du fourneau de la chandelle, qui voudra y croire ? C’est-i pas malheureux, s’pas ? » (339). En effet, **l’objet même de leur témoignage : les souffrances subies ou infligées, les visions de cauchemar imprimées à tout jamais sur leurs rétines, est tel qu’aucun récit ne peut en rendre compte :** « t’auras beau raconter, s’pas, on t’croira pas. Pas par méchanceté ou par amour de s’ficher d’toi, mais pa’ce qu’on n’pourra pas. Quand tu diras + tard, si t’es encore vivant pour placer ton mot : »on a fait des travaux d’nuit, on a été sonnés, pis on a manqué s’enliser, on répondra : »Ah » ; pt’êt’ qu’on dira : « vous n’avez pas dû rigoler pendant l’affaire ». C’est tout. Personne ne saura. I’n’y aura qu’toi » (419-420). **Parce que la guerre est un phénomène humain, mais qui déborde infiniment toute expérience préalable**, qui « passe infiniment l’homme », **qui prend place dans l’espace et dans le temps, mais enfreint les lois de la nature et défie la logique,** grâce auxquelles le monde peut se mettre en mot, **aucun mot n’est assez grand ou assez fort pour embrasser la réalité, naturellement excessive, de l’expérience vécue**. Le témoin est dès lors réduit **au silence**, parce que le chaos ne se laisse pas enfermer dans les cadres rassurants de la pensée et du langage : « Paradis, le dos plié sous des tapis de terreau et de glaise, cherchait à rendre l’impression que la **guerre est inimaginable, et incommensurable dans le temps et l’espace. –Quand on parle de la guerre, songeait-il tout haut, c’est comme si on n’disait rien. Ca étouffe les paroles. On est là, à regarder ça, comme des espèces d’aveugles… une voix de basse roula un peu + loin : - Non, on n’peut pas s’figurer. A cette parole, un brusque éclat de rire se déchira. –D’abord, comment, sans y avoir été, s’imaginerait-on ça ? «**  (419).[[4]](#footnote-4) Le messager d’Eschyle fait le même constat. Mandaté pour rendre compte aux civils des pertes perses, il reconnaît l’impossibilité de sa mission, en raison de l’impuissance de tout récit : « cette foule de maux, quand je parlerais même/ 10 journées d’affilée, je n’en pourrais venir/ à bout : sache-le bien, jamais en un seul jour/ n’aura péri un aussi grand nombre d’hommes » (429-432).
* **[Possibilité d’un 4ème argument, prolongeant le 3ème] La violence de la guerre, en brisant toute rationalité, fait basculer les hommes dans un monde où le langage ne peut + avoir cours : la seule expression de cette violence, et de la détresse qu’elle engendre, est le cri.** Dans *Le Feu* comme dans *Les Perses*, **le langage**, poussé dans ses derniers retranchements, et mis en concurrence avec l’expression brute de l’émotion, **devient bégaiement, balbutiement de formules qui ne désignent + rien que la détresse muette**, ineffable, de celui qui les profère : Poterloo, frappé de stupeur devant la destruction de son village, bafouille sans trouver d’autres mots que « mon vieux, tu peux pas te figurer, tu peux pas » (223), tant le langage semble trop limité pour l’immensité de son chagrin ; le chœur et Xerxès empilent des onomatopées («oi », «oioi », «opopoï», «aïaï») qui font de la tragédie un immense chant de deuil : » Je les chanterai, ces souffrances, ces neuves souffrances, le fracas/ de ces coups essuyés en mer :/ pleurant ma cité et ma race,/ je lancerai la plaine où se mêlent les larmes » (944-948). Tragédie et roman de/ sur la guerre sont un immense chant/ champ de désolation et l’onomatopée prend le pas sur le langage articulé.
* |**Transition II-III]** Mais si la guerre tient en échec la raison et le langage qui en est le produit, faut-il en déduire qu’une pensée, une représentation, une expression de l’expérience charnelle de la guerre est impossible ?
* \*
* **L’art et la littérature de guerre ont le pouvoir, entre coupure et couture, de repousser les limites du langage ordinaire comme de l’abstraction conceptuelle pour donner forme, donc corps et sens à l’expérience** de l’indicible menace de désintégration du sujet par le travail de sape de la violence extrême de la guerre
* Ce travail de formalisation commence, sur et dans la représentation de l’expérience même de la guerre, par la **construction de figures capables de surmonter, dans l’instant même où elles atteignent leur paroxysme, ce que Clausewitz appelle les « frictions »** de la guerre et dont Eschyle et Barbusse pointent l’un le caractère chaotique, l’autre la dimension proprement apocalyptique : les incertitudes liées au « brouillard de la guerre », les souffrances dues à « l’effort physique » et à l’omniprésence du danger et l’angoisse née des représentations de la mort de près . Double et prodrome du théoricien, **le « génie martial »** se caractérise, selon Clausewitz (I,3**), par des qualités morales et intellectuelles propres à faire de la guerre un « art », au sens kantien du terme**. En effet, comme Kant reconnaît que tout art suppose le respect de certaines règles, mais que le génie créateur reste talent en ce que personne ne peut donner de concept précis de la manière dont il produit ses œuvres, Clausewitz estime que « c’est au talent de deviner ce que (la) pénombre (de la guerre) cherche à dérober à une vision parfaitement claire », de sorte que le génie militaire se distingue tant de la culotte de peau que du pur esprit par « la faculté de se soumettre à la raison, même aux instants des + violents bouleversements » (81), et ce grâce à l’enracinement de facultés intellectuelles faisant appel à « l’imagination » (le « sens de l’observation »), au jugement adéquat et à la pénétration du « coup d’œil » (Clausewitz parle de « rapidité avec laquelle on parvient à la vérité » et d’ »intelligence qui, même dans l’obscurité + intense, garde quelque vestige de cette lumière intérieure qui le guide vers la vérité ») dans un tempérament résolu, c.à.d. doué non seulement de courage physique, mais aussi de sens des responsabilités. Cette **équanimité,** Barbusse l’attribue à une figure qui s’apparente à un double du narrateur : **le caporal Bertrand**, envers de l’aveuglement d’un Etat-major dépourvu de tactique, de stratégie, de discernement, comme de sens l’humain,, et qui ajoute au refus de laisser la gnôle endormir la conscience de ses hommes comme de laisser aux plus sauvages d’entre eux la jouissance de l’arme blanche, la calme détermination d’un pacifisme antimilitariste et spartakiste, fondé non sur le refus du danger comme du potentiel sacrifice de sa vie, mais sur la conviction d’un « kairos » à saisir pour libérer les peuples des causes même de la guerre : « l’avenir ! L’avenir ! L’œuvre de l’avenir sera d’effacer ce présent-ci, et de l’effacer encore + qu’on ne pense, de l’effacer comme quelque chose d’abominable et de honteux. Et pourtant, ce présent, il le fallait, il le fallait ! Honte à la gloire militaire, honte aux armées, honte au métier de soldat, qui change les hommes tour à tour en stupides victimes et en ignobles bourreaux. Oui, honte : c’est vrai, mais c’est trop vrai, c’est vrai pour l’éternité, pas encore pour nous. Attention à ce que nous pensons maintenant ! Ce sera vrai, lorsqu’il y aura toute une vraie bible. Ce sera vrai lorsque ce sera écrit parmi d’autres vérités que l’épuration de l’esprit permettra de comprendre en même temps. Nous sommes encore perdus et exilés loin de ces époques-là. Pendant nous jours actuels, en ces moments-ci, cette vérité n’est qu’une erreur, cette parole sainte n’est qu’un blasphème ! » (340-341). Comme Clausewitz oscille entre le surplomb du génie martial dans la guerre et la réflexion du théoricien sur l’expérience et l’Histoire, Barbusse oscille entre la conscience politique de l’engagé volontaire et le surplomb des « visionnaires » (51). Quant à Eschyle, il joue de la vérité des effets pour doubler le récit du massacre des Perses par le témoin oculaire du désastre militaire : le messager, du dévoilement, par le fantôme du Grand Roi remonté du royaume des morts, du sens de la souffrance : le châtiment de l’hybris, de l’orgueil, de la présomption par laquelle son fils Xerxès, aveuglé par un sentiment de toute-puissance, est entré dans une guerre qui avait pour seul objectif d’annexer davantage de territoires à un empire déjà immense, de soumettre l’espace en transgressant le partage voulu par les dieux et de prétendre rivaliser avec un père dont il n’avait pas l’envergure : «en voyant les fautes ainsi punies, souvenez-vous d’Athènes et de la Grèce, et que personne ne méprise sa fortune présente et ne s’expose en convoitant celle d’autrui, à renverse un grand bonheur. Zeus est là pour châtier les pervers superbes, dont il demande un compte superbe ». Enfin la longue lamentation de Xerxès dissout, peu à peu, l’être de la démesure, car ressentir la blessure et se lamenter, c’est être prêt à faire le deuil de « l’homme égal aux dieux ». En faisant in fine siennes les qualités humaines : pleurer, se sentir faible, déchirer ses vêtements au vu d’un mal, regretter, le « roi issu de la race enfantée par la pluie d’or » apprend le langage humain dans toutes ses nuances : gémir, plaindre, réciter humblement un fait, répondre à une enquête, passer sur la sellette et rendre des comptes (« les as-tu laissés ? / -Ah ! tu réveilles en moi un violent regret »).
* **Ainsi la représentation littéraire de la guerre tente-t-elle, par le recours aux procédés poétiques de l’image, par la réécriture ou le détournement de mythes bibliques ou de formes épiques, par l’exacerbation des effets du spectacle tragique, de révéler la dimension apocalyptique de l’expérience de la guerre.** Pour donner à penser la « nature de la guerre », phénomène anthropologique tellement oxymorique que la « raison philosophique » ne saurait en résoudre les contradictions essentielles, Clausewitz passe par la médiation d’images, données pour des représentations (« si nous voulons saisir comme une unité l’infinité des duels particuliers dont elle de compose, représentons-nous deux combattants ») ou des analogies (« c’est du jeu de cartes que la guerre se rapproche le + »), mieux à même que les concepts désincarnés de figurer la constellation de sens qui fait tour à tour de la guerre un « duel amplifié », une « libre activité de l’âme » qui se rapproche du « jeu de cartes » ou du commerce, un mécanisme soumis à des « frictions », un « caméléon changeant de nature » dans chaque cas singulier ou une « étonnante trinité ». Dans le roman de Barbusse, c’est **le surplomb de leur propre mort** qui confère à la parole des « voyants » du 1er chapitre comme du chœur des survivants de l’anéantissement cataclysmique du champ de bataille une portée fantastique, allégorique, prophétique selon un mécanisme de « révélation » qui structure le texte et subsume le « journal d’une escouade », déjà transfigurée en récit exemplaire par l’organisation thématique du témoignage générique : les maximes énoncées sur le toit de l’Europe par une élite intellectuelle internationaliste, à la conscience politique et au pacifisme exacerbés par le sentiment de la précarité de l’existence sont reprises en boucle dans le dernier chapitre où, sur les débris d’un champ de bataille englouti, la parole change de source : ce n’est + le narrateur qui, instruit face à des illettrés auxquels la guerre a bandé les yeux, enseigne l’égalité et la lutte des classes à des brutes résignées ; « ces hommes du peuples qui sont là, entrevoyant ils ne savent encore quelle Révolution + grande que l’autre, et dont ils sont la source, et qui déjà monte à leur gorge, répètent :’- l’égalité … C’est parce que c’est vrai que c’est fatal. –Alors, puisque la justice est voulue par les peuples et que les peuples sont la force, qu’ils la fassent. – On commence déjà ! dit une bouche obscure. –C’est sur la pente des choses, annonça un autre. – Quand tous les hommes seront faits égaux, on sera bien forcé de s’unir. –Et il n’y aura pas, à la face du ciel, des choses épouvantables faites par 30 millions d’hommes qui ne les veulent pas. » Or ce savoir nouveau, né et constitué du sang des soldats, relève d’une maïeutique douloureuse : « j’écoute , je suis la logique des paroles que profèrent ces pauvres gens jetés sur ce champ de douleur, les paroles qui jaillissent de leurs meurtrissure et de leur mal, les paroles qui saignent d’eux » ; « leurs yeux se sont ouverts. Ils commencent à se rendre compte de la simplicité sans bornes des choses. Et la vérité non seulement met en eux une aube d’espoir, mais aussi y bâtit un recommencement de force et de courage ».
* **Représenter la guerre à partir de l’expérience douloureuse et amère qu’on en fait** (nous avons vue que Clausewitz lui-même la compare à une potion pharmaceutique, salutaire peut-être dans la mesure même où elle est amère), **c’est donc parler dans l’espoir d’en finir avec elle, avec les fantasmes, les erreurs, les illusions, les idéologies qui en ont entretenu la flamme.** Sans doute le réalisme, teinté de pessimisme mélancolique, l’expérience des 23 années de guerres révolutionnaires et napoléoniennes qui ont jalonné sa carrière et le caractère militariste du nationalisme prussien naissant, de la propulsion de la petite Prusse dans le concert des nations européennes au lendemain de la guerre de 7 ans par Frédéric II à l’unification de l’Allemagne sous l’égide du militarisme prussien à la fin du XIXème siècle, expliquent que la paix ne soit pas une valeur +tive pour Clausewitz, qui n’y voit qu’un état d’exception, un trêve et le prolongement d’une guerre perpétuelle : »la paix règne rarement dans toute l’Europe, et la guerre ne s’éteint jamais dans le reste du monde » (113). Mais refuser d’absolutiser la guerre en en faisant la « continuation de la politique par d’autres moyens » d’une part, préférer d’autre part l’esthétique kantienne du « génie martial » à l’éthique sous-jacente à la dialectique hégélienne de l’être par la mort revient à ouvrir la possibilité de chercher d’autres voies que la guerre absolue pour réguler les relations politiques au sein même du droit de la guerre et à trouver dans une éthique de l’intelligence et de la responsabilité le principe d’une activité exocentrée et assimilée non à la mort, mais à la vie. Si l’édification du lecteur procède de l’imitation d’un mouvement de pensée, cette imitation réside dans la distanciation. Cette **distanciation ambigüe est au cœur de l’émotion tragique** avec laquelle Eschyle joue dans *Les Perses*. Car si l’exotisme dissonant du chant de deuil perse interdit toute identification du spectateur athénien à la douleur de l’ennemi vaincu, le dit, le dire du carnage dans le récit du messager ne peut que purifier le public de tout enthousiasme héroïque et l’appel à la raison de Xerxès, contraint par la douleur du deuil à assumer ses erreurs, entraîner par réfraction l’universalisation de la prise de conscience d’une commune appartenance à la communauté humaine : »en conséquence, puisque Xerxès manque de sagesse, rappelez-le à la raison par de sages remontrances, afin qu’il cesse d’offenser les dieux par une insolente audace ». Aussi la victoire des Grecs sur les Perses sonne-t-elle le glas du despotisme, avant que l’avènement d’une Justice fondée non sur la vengeance, mais sur le débat contradictoire et sur la quête de la vérité ne débouche, à la fin de l’*Orestie* , sur la célébration de la Paix et de la prospérité : « Dans l’Asie, on ne vivra +/ assujetti aux lois des Perses, / on ne leur acquitterez +/ le tribut que l’on doit au maître,/ on ne se prosternera + pour recevoir leurs ordres, car  la force royale n’ est + » (584-590). Enfin si la métaphore de l’ »aube » interdit au chœur final des damnés de la guerre de Barbusse de voir dans cette guerre une fatalité, la dialectique de la paix et de la guerre imposent de redéfinir l’héroïsme. Celui-ci ne réside, aux yeux des combattants, ni dans l’ardeur guerrière vantée par le père qui s’émerveille de ce que son fils de 5 ans sache déjà manier un « flingot », ni dans le sens abstrait de l’honneur ou la recherche de la gloire auxquels Clausewitz accorde encore de la valeur, mais dans la capacité à placer l’intérêt général avant l’intérêt particulier, à « faire la guerre pour tout le monde » (429) afin d’atteindre une paix fondée sur le devoir, l’impératif du droit et la vertu : « et là-dessus, parmi ces sombres immensités du Styx, la vision de ce frissonnement de raison, de logique et de simplicité, qui s’était mis soudain à secouer ces hommes comme de la folie. On voyait que cette idée les tourmentait : qu’essayer de vivre sur terre et d’être heureux, ce n’est pas seulement un droit, mais un devoir – et même un idéal et une vertu ; que la vie sociale n’ est faite que pour donner + de facilité à chaque vie intérieure. Vivre … -Nous ! … Toi !... Moi… - + de guerre ! Ah !non… C’est trop bête !.. Pire que ça, c’est trop… », même si ce pacifisme n’est, en temps de guerre, qu’un « blasphème » et qu’il faille accepter l’eschatologie de la guerre.

**Conclusion**

Prolongements

Voltaire, *Candide*  III

Rien n'était si beau, si leste, si brillant, si bien ordonné que les deux armées. Les trompettes, les fifres, les hautbois, les tambours, les canons, formaient une harmonie telle qu'il n'y en eut jamais en enfer. Les canons renversèrent d'abord à peu près six mille hommes de chaque côté ; ensuite la mousqueterie ôta du meilleur des mondes environ neuf à dix mille coquins qui en infectaient la surface. La baïonnette fut aussi la raison suffisante de la mort de quelques milliers d'hommes. Le tout pouvait bien se monter à une trentaine de mille âmes. Candide, qui tremblait comme un philosophe, se cacha du mieux qu'il put pendant cette boucherie héroïque.

Enfin, tandis que les deux rois faisaient chanter des Te Deum chacun dans son camp, il prit le parti d'aller raisonner ailleurs des effets et des causes. Il passa par-dessus des tas de morts et de mourants, et gagna d'abord un village voisin ; il était en cendres : c'était un village abare que les Bulgares avaient brûlé, selon les lois du droit public. Ici des vieillards criblés de coups regardaient mourir leurs femmes égorgées, qui tenaient leurs enfants à leurs mamelles sanglantes ; là des filles éventrées après avoir assouvi les besoins naturels de quelques héros rendaient les derniers soupirs ; d'autres, à demi brûlées, criaient qu'on achevât de leur donner la mort. Des cervelles étaient répandues sur la terre à côté de bras et de jambes coupés.

Candide s'enfuit au plus vite dans un autre village : il appartenait à des Bulgares, et des héros abares l'avaient traité de même. Candide, toujours marchant sur des membres palpitants ou à travers des ruines, arriva enfin hors du théâtre de la guerre, portant quelques petites provisions dans son bissac, et n'oubliant jamais Mlle Cunégonde. Ses provisions lui manquèrent quand il fut en Hollande ; mais ayant entendu dire que tout le monde était riche dans ce pays-là, et qu'on y était chrétien, il ne douta pas qu'on ne le traitât aussi bien qu'il l'avait été dans le château de monsieur le baron avant qu'il en eût été chassé pour les beaux yeux de Mlle Cunégonde.

**Stendhal : *La Chartreuse de Parme*  (I,3)**

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

-- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

-- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis. Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin:

-- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?   
-- Pardi, c'est le maréchal !   
-- Quel maréchal?   
-- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtains, je ne serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un héros. Il regarda les hussards ; à l'exception d'un seul, tous avaient des moustaches jaunes. Si Fabrice regardait les hussards de l'escorte, tous le regardaient aussi. Ce regard le fit rougir, et, pour finir son embarras, il tourna la tête vers l'ennemi.

**Céline *Voyage au bout de la nuit***

Une fois qu’on y est, on y est bien. Ils nous firent monter à cheval, et puis au bout de deux mois qu’on était là-dessus, remis à pied. Peut-être à cause que ça coûtait trop cher. Enfin, un matin, le colonel cherchait sa monture, son ordonnance était parti avec, on ne savait où, dans un petit endroit sans doute où les balles passaient moins facilement qu’au milieu de la route. Car c’est là précisément qu’on avait fini par se mettre, le colonel et moi, au beau milieu de la route, moi tenant son registre où il inscrivait des ordres.

Tout au loin sur la chaussée, aussi loin qu’on pouvait voir, il y avait deux points noirs, au milieu, comme nous, mais c’était deux Allemands bien occupés à tirer depuis un bon quart d’heure.

Lui, notre colonel, savait peut-être pourquoi ces deux gens-là tiraient, les Allemands aussi peut-être qu’ils savaient, mais moi, vraiment, je savais pas. Aussi loin que je cherchais dans ma mémoire, je ne leur avais rien fait aux Allemands. J’avais toujours été bien aimable et bien poli avec eux. Je les connaissais un peu les Allemands, j’avais même été à l’école chez eux, étant petit aux environs de Hanovre. J’avais parlé leur langue. C’était alors une masse de petits crétins gueulards avec des yeux pâles et furtifs comme ceux des loups ; on allait toucher ensemble les filles après l’école dans les bois d’alentour, où on tirait aussi à l’arbalète et au pistolet qu’on achetait même quatre marks. On buvait de la bière sucrée. Mais de là à nous tirer maintenant dans le coffret, sans même venir nous parler d’abord et en plein milieu de la route, il y avait de la marge et même un abîme. Trop de différence.

La guerre en somme c’était tout ce qu’on ne comprenait pas. Ça ne pouvait pas continuer.

« Dans une histoire pareille, il n’y a rien à faire, il n’y a qu’à foutre le camp », que je me disais, après tout…

Au-dessus de nos têtes, à deux millimètres, à un millimètre peut-être des tempes, venaient vibrer l’un derrière l’autre ces longs fils d’acier tentants que tracent les balles qui veulent vous tuer, dans l’air chaud d’été.

Jamais je ne m’étais senti aussi inutile parmi toutes ces balles et les lumières de ce soleil. Une immense, universelle moquerie. [...]

Ces Allemands accroupis sur la route , têtus et tirailleurs , tiraient mal , mais ils semblaient avoir des balles à en revendre , des pleins magasins sans doute . La guerre décidément , n'était pas terminée ! Notre colonel , il faut dire ce qui est , manifestait une bravoure stupéfiante ! Il se promenait au beau milieu de la chaussée et puis de long en large parmi les trajectoires aussi simplement que s'il avait attendu un ami sur le quai de la gare , un peu impatient seulement

.  
Moi d'abord la campagne , faut que je le dise tout de suite , j'ai jamais pu la sentir , je l'ai toujours trouvée triste , avec ses bourbiers qui n'en finissent pas , ses maisons où les gens n'y sont jamais et ses chemins qui ne vont nulle part . Mais quand on y ajoute la guerre en plus , c'est à pas y tenir . Le vent s'était levé , brutal , de chaque côté des talus , les peupliers mêlaient leurs rafales de feuilles aux petits bruits secs qui venaient de là-bas sur nous . Ces soldats inconnus nous rataient sans cesse , mais tout en nous entourant de mille morts , on s'en trouvait comme habillés . Je n'osais plus remuer.

Ce colonel c'était donc un monstre ! A présent , j'en étais assuré , pire qu'un chien , il n'imaginait pas son trépas ! Je conçus en même temps qu'il devait y en avoir beaucoup des comme lui dans notre armée , des braves , et puis tout autant sans doute dans l'armée d'en face . Qui savait combien ? Un , deux , plusieurs millions peut-être en tout ? Dés lors ma frousse devint panique . Avec des êtres semblables , cette imbécillité infernale pouvait continuer indéfiniment ...Pourquoi s'arrêteraient-ils ? Jamais , je n'avais senti plus implacable la sentence des hommes et des choses

.  
Serais-je donc le seul lâche sur la terre ? Pensais-je . Et avec quel effroi !...Perdu parmi deux millions de fous héroïques et déchaînés et armés jusqu'au cheveux ? Avec casques, sans casques , sans chevaux , sur motos , hurlants , en auto , sifflants , tirailleurs , comploteurs , volants , à genoux , creusant , se défilant , caracolant dans les sentiers , pétaradant , enfermés sur la terre comme dans un cabanon 1, pour y tout détruire , Allemagne , France et Continents , tout ce qui respire , détruire , plus enragés que les chiens , adorant leur rage ( ce que les chiens ne font pas ) , cent , mille fois plus enragés que mille chiens et tellement plus vicieux ! Nous étions jolis ! Décidément , je le concevais , je m'étais embarqué dans une croisade apocalyptique .

**Chateaubriand : *Les Mémoires d’outre tombe* (III, VI, 16)**

Le 18 juin 1815, vers midi, je sortis de Gand par la porte de Bruxelles ; j'allai seul achever ma promenade sur la grande route. J'avais emporté les *Commentaires de César* et je cheminais lentement, plongé dans ma lecture. J'étais déjà à plus d'une lieue de la ville, lorsque je crus ouïr un roulement sourd : je m'arrêtai, regardai le ciel assez chargé de nuées, délibérant en moi-même si je continuerais d'aller en avant, ou si je me rapprocherais de Gand dans la crainte d'un orage. Je prêtai l'oreille ; je n'entendis plus que le cri d'une poule d'eau dans des joncs et le son d'une horloge de village. Je poursuivis ma route : je n'avais pas fait trente pas que le roulement recommença, tantôt bref, tantôt long et à intervalles inégaux ; quelquefois il n'était sensible que par une trépidation de l'air, laquelle se communiquait à la terre sur ces plaines immenses, tant il était éloigné. Ces détonations moins vastes, moins onduleuses, moins liées ensemble que celles de la foudre, firent naître dans mon esprit l'idée d'un combat. Je me trouvais devant un peuplier planté à l'angle d'un champ de houblon. Je traversai le chemin et je m'appuyai debout contre le tronc de l'arbre, le visage tourné du côté de Bruxelles. Un vent du sud s'étant levé m'apporta plus distinctement le bruit de l'artillerie. **Cette grande bataille, encore sans nom, dont j'écoutais les échos au pied d'un peuplier, et dont une horloge de village venait de sonner les funérailles inconnues, était la bataille de Waterloo !**

Auditeur silencieux et solitaire du formidable arrêt des destinées, j'aurais été moins ému si je m'étais trouvé dans la mêlée : le péril, le feu, la cohue de la mort ne m'eussent pas laissé le temps de méditer ; mais seul sous un arbre, dans la campagne de Gand, comme le berger des troupeaux qui paissaient autour de moi, le poids des réflexions m'accablait : Quel était ce combat ? Etait-il définitif ? Napoléon était-il là en personne ? Le monde comme la robe du Christ, était-il jeté au sort ? Succès ou revers de l'une ou de l'autre armée, quelle serait la conséquence de l'événement pour les peuples, liberté ou esclavage ? Mais quel sang coulait ! chaque bruit parvenu à mon oreille n'était-il pas le dernier soupir d'un Français ? Etait-ce un nouveau Crécy, un nouveau Poitiers, un nouvel Azincourt, dont allaient jouir les plus implacables ennemis de la France ? S'ils triomphaient, notre gloire n'était-elle pas perdue ? Si Napoléon l'emportait que devenait notre liberté ? Bien qu'un succès de Napoléon m'ouvrit un exil éternel, la patrie l'emportait dans ce moment dans mon coeur ; mes voeux étaient pour l'oppresseur de la France, s'il devait, en sauvant notre honneur, nous arracher à la domination étrangère.

Wellington triomphait-il ? La légitimité rentrerait donc dans Paris derrière ces uniformes rouges qui venaient de reteindre leur pourpre au sang des Français ! La royauté aurait donc pour carrosses de son sacre les chariots d'ambulance remplis de nos grenadiers mutilés ! Que sera-ce qu'une restauration accomplie sous de tels auspices ?... Ce n'est là qu'une bien petite partie des idées qui me tourmentaient. Chaque coup de canon me donnait une secousse et doublait le battement de mon coeur. A quelques lieues d'une catastrophe immense, je ne la voyais pas ; je ne pouvais toucher le vaste monument funèbre croissant de minute en minute à Waterloo comme du rivage de Boulaq, au bord du Nil, j'étendais vainement mes mains vers les Pyramides.

**Hugo : la bataille de Waterloo dans *Les Misérables***

Ils étaient trois mille cinq cents. Ils faisaient un front d'un quart de lieue. C'étaient des hommes géants sur des chevaux colosses. Ils étaient vingt-six escadrons ; et ils avaient derrière eux, pour les appuyer, la division de Lefebvre-Desnouettes, les cent six gendarmes d'élite, les chasseurs de la garde, onze cent quatre-vingt-dix-sept hommes, et les lanciers de la garde, huit cent quatre-vingts lances. Ils portaient le casque sans crins et la cuirasse de fer battu, avec les pistolets d'arçon dans les fontes et le long sabre-épée. Le matin toute l'armée les avait admirés quand, à neuf heures, les clairons sonnant, toutes les musiques chantant Veillons au salut de l'empire, ils étaient venus, colonne épaisse, une de leurs batteries à leur flanc, l'autre à leur centre, se déployer sur deux rangs entre la chaussée de Genappe et Frischemont, et prendre leur place de bataille dans cette puissante deuxième ligne, si savamment composée par Napoléon, laquelle, ayant à son extrémité de gauche les cuirassiers de Kellermann et à son extrémité de droite les cuirassiers de Milhaud, avait, pour ainsi dire, deux ailes de fer.

L'aide de camp Bernard leur porta l'ordre de l'empereur. Ney tira son épée et prit la tête. Les escadrons énormes s'ébranlèrent.

Alors on vit **un spectacle formidable**.

Toute cette cavalerie, sabres levés, étendards et trompettes au vent, formée en colonne par division, descendit, d'un même mouvement et comme un seul homme, avec la précision d'un bélier de bronze qui ouvre une brèche, la colline de la Belle-Alliance, s'enfonça dans le fond redoutable où tant d'hommes déjà étaient tombés, y disparut dans la fumée, puis, sortant de cette ombre, reparut de l'autre côté du vallon, toujours compacte et serrée, montant au grand trot, à travers un nuage de mitraille crevant sur elle, l'épouvantable pente de boue du plateau de Mont-Saint-Jean. Ils montaient, graves, menaçants, imperturbables ; dans les intervalles de la mousqueterie et de l'artillerie, on entendait ce piétinement colossal. Étant deux divisions, ils étaient deux colonnes ; la division Wathier avait la droite, la division Delord avait la gauche. On croyait voir de loin s'allonger vers la crête du plateau deux immenses couleuvres d'acier. Cela traversa la bataille comme un prodige.

Rien de semblable ne s'était vu depuis la prise de la grande redoute de la Moskowa par la grosse cavalerie ; Murat y manquait, mais Ney s'y retrouvait. **Il semblait que cette masse était devenue monstre et n'eût qu'une âme**. Chaque escadron ondulait et se gonflait comme un anneau du polype. On les apercevait à travers une vaste fumée déchirée çà et là. Pêle-mêle de casques, de cris, de sabres, bondissement orageux des croupes des chevaux dans le canon et la fanfare, tumulte discipliné et terrible ; là-dessus les cuirasses, comme les écailles sur l'hydre. Ces récits semblent d'un autre âge. Quelque chose de pareil à cette vision apparaissait sans doute dans les **vieilles épopées orphiques** racontant les hommes-chevaux, les antiques hippanthropes, ces titans à face humaine et à poitrail équestre dont le galop escalada l'Olympe, horribles, invulnérables, sublimes ; dieux et bêtes.

Bizarre coïncidence numérique, vingt-six bataillons allaient recevoir ces vingt-six escadrons. Derrière la crête du plateau, à l'ombre de la batterie masquée, l'infanterie anglaise, formée en treize carrés, deux bataillons par carré, et sur deux lignes, sept sur la première, six sur la seconde, la crosse à l'épaule, couchant en joue ce qui allait venir, calme, muette, immobile, attendait. Elle ne voyait pas les cuirassiers et les cuirassiers ne la voyaient pas. Elle écoutait monter **cette marée d'hommes**. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement alternatif et symétrique des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres, et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, une longue file de bras levés brandissant des sabres apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et trois mille têtes à moustaches grises criant : vive l'empereur ! toute cette cavalerie déboucha sur le plateau, et **ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre**.

1. On peut aussi renvoyer au 1er § du ch 7. [↑](#footnote-ref-1)
2. NB Si je manque de temps, je peux arrêter mon § là ou au contraire ne retenir que l’exemple du Feu, + éloquent. [↑](#footnote-ref-2)
3. La confusion due à l’incertitude des «frictions », « ces innombrables petits détails, qu’on ne peut jamais dûment prendre en considération sur du papier » et qui « suscitent alors des phénomènes absolument imprévisibles » explique **l’impossibilité de toute doctrine de la guerre**, tant l’expérience acquise lors d’une guerre particulière enseigne peu de choses susceptibles d’être réutilisées lors d’une autre : chaque guerre est, nous dit Clausewitz, « une mer inexplorée, hérissée d’écueils que l’esprit du général peut pressentir, mais que ses yeux n’ont jamais vus et qu’il doit doubler en pleine nuit »(110). [↑](#footnote-ref-3)
4. Là encore, je peux arrêter le § là et ne m’appuyer que sur le roman de Barbusse. [↑](#footnote-ref-4)